

L'Orient avant *les Orientales* par Bernard Degout

On se range ici aux arguments retenus par la critique¹ pour dater le projet des *Orientales* du début du mois de décembre de 1827, quelques semaines après que fut parvenu en France l'avis que « l'armée navale turque, ouvrage impie de constructions faites à l'étranger, et de chiourmes recrutées dans la fange des ports de l'Europe, avait cessé d'exister »². Le *Journal des Débats* publia, le 1^{er} de ce mois, une partie du poème de Hugo, *Navarin*³, et avisa ses lecteurs de sa publication intégrale sous quelques jours⁴. Le 6 décembre, les *Débats* annoncent *Cromwell*, et corrigent l'information donnée précédemment : la publication intégrale de *Navarin* est ajournée et la pièce « fera partie d'un nouveau recueil de poésies de M. Victor Hugo, intitulé *les Orientales* »⁵. Du reste, la très grande majorité des poèmes qui parurent en 1829 sous ce titre furent écrits en 1828.

La conception de ce recueil est ainsi marquée, à première vue, par le philhellénisme dont *l'Enfant [grec]* allait devenir le drapeau poétique⁶. Sans être, et d'assez loin, inexacte, cette représentation pêche toutefois par ce qu'elle pourrait emporter de simplificateur. Dans un long paragraphe de la première *Préface* des *Orientales*, Hugo place son œuvre sous le signe d'une « belle vieille ville d'Espagne ». Il en évoque les « larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes », les « rues étroites, tortueuses, quelquefois obscures, où se lient les unes aux autres mille maisons de toute forme, de tout âge », le labyrinthe, enfin, de tant « d'édifices dressés côte à côte »⁷. Cette même image s'applique fort bien à la complexité des motifs, des inspirations, des références qui se nouent autour de l'Orient « avant » *les Orientales*, avant une évasion qui, pour reprendre la belle formule de Jean Gaudon, est également une invasion⁸.

*

¹ Pierre Albouy dans Victor Hugo, *Œuvres poétiques, I, Avant l'exil, 1802-1851*, Paris, Pléiade, 1964, p. 1298 (cette édition sera désormais désignée par le sigle *OP*).

² *Journal des Débats*, 10 novembre 1827, p. 1.

³ Depuis « Silence ! tout est fait. Tout retombe à l'abîme » jusqu'à « Non pas ici, mais là – dans la flotte infidèle ». On trouve dans le numéro du 16 novembre de ce même journal une autre ode intitulée *la Bataille de Navarin* par Alfred de Wailly (p. 1 et 2).

⁴ « Mais nos lecteurs qui se rappellent ses deux belles odes sur la mort de Louis XVIII et sur la colonne de la place Vendôme, n'apprendront pas sans plaisir que cette nouvelle production d'un talent original va être mise en vente chez Ambroise Dupont, dans trois ou quatre jours, en même temps que son drame de *Cromwel* [sic] ».

⁵ A propos de *Navarin*, les *Débats* écrivent que cette ode sera publiée « un peu plus tard ».

⁶ *OP*, p. 1298.

⁷ *Préface des Orientales*, Victor Hugo, *Les Orientales [suivies de] Les Feuilles d'automne*, éd. Franck Laurent, Paris, Livre de Poche (« Classique »), 2000, p. 49-50. Sauf indication contraire, c'est à cette édition qu'on renverra ci-dessous, en la désignant du titre *Orientales*.

⁸ Jean Gaudon, dans Victor Hugo, *Odes et Ballades, Orientales*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, *Introduction*, p. 25.

Lui

Hugo a daté du 30 avril 1825 une ballade qui allait devenir la « première » (entendons : la plus ancienne) de ses *orientales*⁹. Le poète se trouve alors à Blois, chez son père, et semble avoir considéré qu'il y avait là quelque chose d'important en regard de la composition du recueil puisque, de tous les poèmes réunis dans *les Orientales*, c'est le seul dont la datation est non seulement précise¹⁰ mais par surcroît accompagnée d'une mention de lieu.

La veille, le vendredi 29 avril, a paru dans le *Moniteur* l'annonce de l'élévation dans l'ordre de la Légion d'honneur de l'auteur des *Odes*¹¹. L'avis, transmis quelques jours plus tôt par le Directeur des Beaux-Arts, Sosthène de La Rochefoucauld, en avait été accompagné d'une invitation à assister au sacre de Charles X pour en être l'officieux poète officiel¹².

La rédaction de la « première des orientales » s'inscrit de la sorte dans un contexte surdéterminé par la précision apportée dans sa datation. Chez son père, ancien général des armées impériales qui s'est illustré – ou a sévi – dans cet Orient de l'Europe qu'est l'Espagne¹³, le lendemain de sa distinction dans l'ordre créé par Napoléon, et alors qu'il s'apprête, vingt-et-un ans après la « parodie » de Notre-Dame¹⁴, à se rendre au sacre de Charles X à Reims – pour une cérémonie qui plonge ses racines dans le Moyen-Orient¹⁵ –, Hugo écrit un *Hymne oriental* qui parut en 1826 dans le recueil des *Odes et Ballades*, et qui y parut au titre d'une *ballade*. Plus tard, en 1829, ces vers, retranchés de l'édition définitive des *Odes et Ballades* (1828), devinrent, sans autre changement que celui du titre et l'ajout d'une épigraphe, la XXIII^e *orientale, la Ville prise*¹⁶.

Dans ce contexte particulier, qui réunit le père, l'empereur et le roi, et ce dernier dans la perspective du spectacle suprême de la monarchie devenu en 1825 spectacle suprême de l'« alliance du trône et de l'autel », ces vers qu'inspirent la prise et le massacre d'une ville prennent un relief assez particulier. L'*Hymne* est en effet adressé à un personnage dont Franck Laurent a fort pertinemment relevé qu'il est nommé deux fois roi, au début et à la fin du poème, et une fois calife au milieu : roi est ainsi synonyme de calife ; « calife » dit assez ce qui qualifie ce roi, chef politique et religieux simultanément, qui massacre son propre peuple :

La flamme par ton ordre, ô Roi, luit et dévore.
De ton peuple en grondant elle étouffe les cris,

⁹ Voir *Œuvres complètes*, éd. chronologique établie sous la direction de Jean Massin, Club français du livre, 1967, t. II, p. 557, note 1 (cette édition sera désormais désignée par le sigle CFL) ; *Orientales*, p. 151, note.

¹⁰ Une seule « orientale » porte uniquement pour date un millésime (*l'Enthousiasme*, IV) ; toutes les autres portent une indication de mois et d'année ; celle dont nous parlons est la seule à compléter cette indication par celles du jour et du lieu.

¹¹ En même temps que Lamartine. L'entrefilet est publié juste au-dessus du mandement de l'archevêque de Reims annonçant le sacre prochain de Charles X, et ordonnant les prières « en conséquence ».

¹² Voir la lettre que lui adresse son beau-père, Pierre Foucher, le 24 avril, dans Victor Hugo, *Correspondance familiale et écrits intimes*, éd. Jean Gaudon, Sheila Gaudon, Bernard Leuilliot, Paris, Laffont (« Bouquins »), t. I (1802-1828), 1988, p. 639.

¹³ « Car l'Espagne, c'est encore l'Orient » (*Préface des Orientales*, p. 52).

¹⁴ Voir à ce sujet José Cabanis, *Le Sacre de Napoléon, le 2 décembre 1804*, Paris, Gallimard, 1970.

¹⁵ « Les origines du sacre remontent aux légendes de l'histoire du Moyen-Orient, à l'onction de Moïse par Aaron, et des rois hébreux par le grand-prêtre » (Richard A. Jackson, *Vivat Rex, Histoire des sacres et couronnements en France, 1364-1825*, trad. Monique Arav, Strasbourg, Association des Publications près les Universités, 1984, p. 10).

¹⁶ Ce qui pose au passage la question des genres, puisqu'on voit une ballade devenir une orientale comme on avait vu antérieurement trois odes devenir, par le jeu de la distribution dans les recueils, des ballades. On serait ici tenté de dire que odes, poésies diverses, nouvelles odes, ballades ou orientales sont des intitulés qui désignent une cohérence de propos plus que de forme (voir *infra* ce qu'avance Jean Massin de *Navarin*, et Henri Meschonnic : « L'unité de ton d'un livre est ce qu'il cherche d'abord », *Présentation des Orientales*, CFL, t. III, p. 487) ; mais c'est là une question qui attend un examen fouillé.

et se réjouit d'une prière qui n'est que la fumée des viols et des meurtres d'enfants :

Les mères ont frémi ; les vierges palpitantes,
O calife ! ont pleuré leurs jeunes ans flétris,
[...]
Les tout petits enfants, écrasés sous les dalles,
Ont vécu ; de leur sang le fer s'abreuve encor... –
Ton peuple baise, ô Roi, la poudre des sandales
Qu'à ton pied glorieux attache un cercle d'or !¹⁷

Nous ignorons ce que signifie – s'il signifie quelque chose – cet *Hymne* du point de vue de la figure de la Paternité (père, empereur, roi). Mais il est difficile de rejeter tout lien entre ce triptyque « paternel » et l'inspiration soudaine et précisément datée qui présente à la manière d'un repoussoir la corruption de la monarchie par le califat : s'il s'agit bien d'un repoussoir, et donc de ce que la trilogie du père, de l'empereur et du roi de France n'est pas ou ne devrait pas être, c'est bien que celle-ci l'est tout de même un peu.

En d'autres termes, Hugo se trouvait alors préoccupé à la fois de l'Empereur et de la confusion du trône et de l'autel. On ne peut entrer ici, pour justifier cette assertion, dans une longue discussion sur le sacre ; mais on peut en tout cas pointer l'intime conjonction de ces deux questions, en 1825, à travers un (long) extrait d'une lettre adressée par Sosthène de La Rochefoucauld à Charles X le 15 novembre 1824 :

Une chose que je regarde comme fort grave, et qui est entièrement contraire à ma manière de voir, me laisserait craindre de sérieuses conséquences. Il s'agit du sacre du Roi, et M. l'archevêque de Reims poserait, dit-on, la couronne sur la tête royale. Sans doute, le Roi ne peut recevoir l'onction sainte que des mains de l'Eglise par l'intermédiaire de ses ministres ; sans doute aussi, c'est par la même main que peut être exclusivement conférée à Sa Majesté la faveur sacrée que le Roi de France possède entre tous les princes chrétiens [la communion sous les deux espèces]. Mais sa couronne ! sa couronne ! le principe populaire qui fait comprendre à tous, parce qu'il en est le symbole, le droit de propriété et d'hérédité, base unique de toute société civilisée ; la légitimité, enfin, la légitimité, cette loi nationale, c'est d'elle seule que le Roi reçoit la couronne. Personne n'a le droit de la lui donner, ni même de la poser sur sa tête, ce qui pourrait exciter de fâcheuses idées. Ne donnons rien de temporel à la religion ; ce qu'elle a de sublime, c'est d'être purement céleste. Ne remontons plus vers ce temps où le clergé croyait pouvoir dire au Roi : Nous vous avons élu. C'était évidemment une usurpation, une inconséquence avec nos croyances nationales et notre droit public. Que serait donc aujourd'hui le Roi avant son sacre, si quelqu'un dans son royaume, si quelqu'un sur la terre avait le droit de lui placer la couronne sur la tête ? Rigoureusement on pourrait donc aussi la placer sur celle d'un autre ? Il faut que tout soit vrai pour le peuple, et que chaque chose

¹⁷ *Orientales* (XXIII), p. 151-152. Il est facile d'identifier l'une des sources auxquelles Hugo a puisé cet Orient calamiteux : héritier d'une tradition qui remonte à Aristote et passe par Montesquieu, l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) en avait, tout du long, déployé au détriment de la « sublime Porte » les fastes – ceux du pire « despotisme » (voir, par exemple, pp. 909-910, 942, 944, 1119-1121...). Sur ce point et sur la réversibilité induite par la perversité prêtée par Chateaubriand au « système des Turcs » (« tous finissent par devenir à la fois esclaves et tyrans »), voir Jean-Claude Berchet, « Chateaubriand et le despotisme oriental », *Dix-huitième siècle*, n° 26, 1994, p. 391-421. Voir également, édité par le même auteur, *Le voyage en Orient : anthologie des voyageurs français dans le Levant au XIX^e siècle*, Paris, Laffont (« Bouquins »), 1992. *La douleur du Pacha* (*Orientales*, VII, p. 104-106), autre poème écrit en décembre 1827, paraît placé sous le signe de la même inspiration : c'est l'occasion, en effet, de faire le tour de ses terreurs et de sa cruauté. Même son peuple, qui comprend tous les motifs de tristesse qu'il pourrait avoir, n'imagine pas que ce soit la mort de son tigre qui l'afflige à ce point. Une « première ébauche de ce poème, qui se trouve dans le manuscrit de Cromwell », donne à cette pièce une connotation philhellène plus marquée que celle de la version finale : voir *OP*, p. 1313-1314.

parle à ses yeux. Pendant dix ans, Louis XVIII s'était occupé beaucoup de son sacre. Buonaparte avait posé lui-même la couronne sur sa tête ; il déplaisait au feu Roi de suivre cet exemple. Aussi avait-il trouvé un moyen qui semblait tout concilier. Il se présentait à la cérémonie religieuse déjà couvert de la couronne [...] ¹⁸.

Dans cette perspective extrêmement difficile, où le despotisme de l'Empereur, héritier du « crime du vingt-un janvier », a pour le moins affecté la préparation ¹⁹ du sacre de Charles X – ainsi que la perception, par nombre d'assistants en tout cas, de son déroulement ²⁰ –, cette *ballade* qui s'exile vers l'Orient, alors que les ballades s'intéressent plutôt à un moyen âge de fantaisie ²¹ ; cette *ballade* qui inscrit une extériorité despotique à l'intérieur de tant d'évocations « gothiques » ²² confère ainsi à l'Orient, à cette date, la tonalité fondamentale d'une confusion du politique et du religieux qui aboutit au dévoiement de l'un comme de l'autre – et pointe ce double dévoiement comme une menace sur la France de 1825.

Le philhellénisme

Il est cependant indéniable que le poème, rédigé quelques mois après la fondation du Comité philhellène de Paris, résonne de l'indignation de plus en plus large suscitée par les massacres perpétrés par les Turcs après le soulèvement grec de 1821, ceux de Chio (1822) ou de Psara (1824) notamment, pour s'en tenir aux plus tristement célèbres d'entre eux. Et cet écho sera plus fort encore lorsque ces vers paraîtront sous le titre de *la Ville prise*.

¹⁸ *Mémoires de M. Le vicomte de La Rochefoucauld, aide-de-camp du feu Roi Charles X, 1814 à 1836*, Paris, Allardin, 1837, t. III, p. 7-9.

¹⁹ « Le sacre actuel, écrit Chateaubriand à Reims, sera la représentation d'un sacre, non un sacre : nous verrons le maréchal Moncey, acteur du sacre de Napoléon, ce maréchal qui jadis célébra dans son armée la mort du tyran Louis XVI, nous le verrons brandir l'épée royale à Reims, en qualité de comte de Flandre ou de duc d'Aquitaine » (voir à ce sujet B. Degout, « Le "Journal" du Sacre », dans *Chateaubriand mémorialiste, colloque du cent-cinquantième (1848-1998)*, textes réunis par J.-C. Berchet et P. Berthier, Genève, Droz, 2000, p. 261-275).

²⁰ « Charles X, en chemise de satin blanc, couché par terre pour recevoir par sept ouvertures, ménagées dans ce vêtement, les attouchements de l'huile sainte, ne se releva pas, pour la multitude, sanctifié comme l'oint du Seigneur, mais bien un personnage ridiculisé par cette cérémonie et amoindri aux yeux de la foule [...] C'est ce que l'Empereur avait su distinguer. Son couronnement très solennel et très religieux, n'avait pourtant été accompagné d'aucune de ces prostrations que les prétentions de l'Eglise réclament et que l'esprit du siècle repousse » (Mme de Boigne, *Mémoires*, éd. J.-C. Berchet, Paris, Mercure de France, 1986, t. II, p. 103-104 ; il faut néanmoins rappeler que Mme de Boigne n'assista pas à la cérémonie, mais son opinion résume bien nombre de réactions soulevées par ce qu'un historien légitimiste, Landric Raillat, a nommé la « maladresse de la prostration »). S'agissant plus particulièrement de Victor Hugo et du sacre, qu'il nous soit permis de renvoyer à une étude à paraître prochainement dans les *Studi francesi* sous le titre « Une question d'ordre ».

²¹ Voir à ce sujet Jean-Bertrand Barrère, *La fantaisie de Victor Hugo*, t. I, 1802-1851, Paris, Klincksieck, 1973, p. 123 et suiv.

²² Rien là cependant de parfaitement original, dont il conviendrait de souligner fortement le trait. Hugo était en contact, depuis la Société des Bonnes-Lettres, avec le baron d'Eckstein, « canal ouvert de l'Allemagne à la France », comme dira *le Globe* : d'une Allemagne qui était tout particulièrement celle des frères Schlegel, et de l'ouverture conjointe à l'Orient et au Moyen-Age ; bien avant, donc, que la *Préface* des *Orientales* en formule hautement le principe, répété par le *Mercure de France* du 7 mars 1829 : « L'Orient et le Moyen-Age, voilà les deux âges de l'humanité qui vont renouveler les études historiques et poétiques. A ces deux sources fécondes l'art puisera des inspirations inattendues... » (voir à ce sujet P. M. Nicolas Burtin, *Le baron d'Eckstein, un semeur d'idées au temps de la Restauration*, Paris, Bocard, 1931, pp. 388 et 343). Sur les Bonnes-Lettres, qu'il nous soit permis ici de renvoyer à nos études : « Les cours publics organisés par la Société des Bonnes-Lettres (1821-1830), suivis de listes de ses membres », *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, 113-114^e années, 1986-1987 [1988], et « La Société des Bonnes-Lettres : introduction aux débats sur le Romantisme français », *Mémoire*, 1989.

Est-ce toutefois suffisant pour lire dans cet *Hymne oriental* avant tout une réaction « à chaud »²³ à l'un de ces tragiques événements ? Auquel ? A la date de sa rédaction, les dernières nouvelles données par le *Moniteur* du conflit remontent au 25 mars, et consistent en une confirmation de la chute de Patras – tenue par les Turcs – le 25 janvier 1825²⁴. Derrière *la Grèce sur les ruines de Missolonghi*, qui illustre la couverture de la plus récente édition des *Orientales* s'esquisse bel et bien la figure de l'Empereur, en un médaillon aussi discret que la datation conservée au poème dans le recueil – ou aussi éclatant que les deux pièces « napoléoniennes », *Lui et Buonaberdì*²⁵.

L'année suivante, Hugo publie dans le *Journal des Débats*, le 13 juin, *les Têtes du Sérail*²⁶, et il s'agit bien cette fois d'une réaction « à chaud » à la chute de Missolonghi, survenue le 22 avril, mais dont la nouvelle ne fut connue à Paris que tardivement : le *Moniteur* ne l'annonce que dans son numéro du 17 mai²⁷, et n'en fournit les premiers détails que le 19²⁸. C'est là le premier geste notoirement philhellène du poète Victor Hugo qui, s'agissant de la solennisation du présent de la Restauration par les odes, n'avait pas été averse de publications séparées. A la même époque est inaugurée rue du Gros-Chenet l'exposition au profit des Grecs présentée à la galerie Lebrun, dont le *Moniteur* informe ses lecteurs le jour même – un mois donc avant la publication des *Têtes du Sérail* – où il imprime l'annonce de la chute de Missolonghi. Hugo va y consacrer un article qui présente ceci de remarquable qu'il ne contient pas un mot sur la cause grecque : signe, finalement, de tiédeur sur ce sujet, confirmé par la lecture d'un recueil où « le philhellénisme compte à peine, et [...] que l'on pourrait, sans trop [l'] amoindrir [...], amputer de toute allusion au passé immédiat »²⁹ ? Il n'est pas inutile de revenir brièvement sur le philhellénisme – plutôt moins tardif que celui de beaucoup d'autres³⁰ – de l'auteur de *l'Enfant [grec]*, comme de s'interroger sur la date à laquelle cet étonnant article fut écrit.

Sans doute Hugo fut-il, dès le printemps de 1821, le dédicataire de l'un des premiers poèmes français écrits en faveur des Grecs, l'*Épître sur l'Insurrection des Grecs*³¹, de Gaspard de Pons. Mais il n'en fut que le dédicataire et, dans le premier article qu'il consacra, dans *l'Etoile* du 24 mars 1822, aux *Poèmes* de Vigny, il distingua dans l'ensemble des pièces publiées par Vigny le poème d'*Hélène* auquel il reprocha de traiter de la « politique du moment », d'avoir, en s'inspirant des « affaires de la Grèce », « attaché un drapeau à sa lyre pour attirer la foule »³². Ces lignes situaient Hugo *de facto* plutôt dans le camp de ceux pour qui primaient avant tout la « légitimité turque et [...] l'infaillibilité du muphti », pour

²³ Cf. F. Laurent, *Orientales*, p. 17.

²⁴ *Moniteur*, 25 mars 1825, p. 437.

²⁵ *Orientales*, XL et XXXIX, pp. 211-216 et 209-210.

²⁶ Il y avait été précédé, le 10 juin, par Alexandre Guiraud, dont l'ode *Missolonghi* s'achève sur ces vers : « Et tes forts éclatés, tes ruines fumantes / Obscurcissent la gloire... et l'avenir des Rois ».

²⁷ « La nouvelle de la prise de Missolonghi par l'armée d'Ibrahim-Pacha, le 22 avril dernier, est arrivée de Corfou à Ancône et transmise à Paris à sir Frédéric Adams, lord haut commissaire des Isles-Ioniennes présentement en cette capitale. On assure que l'ambassade anglaise a reçu la même nouvelle. Des lettres de Trieste et de Venise varient sur les détails de la catastrophe, mais s'accordent sur le fond. Les lettres de Vienne les plus récentes gardent le silence sur cet événement » (*Moniteur*, 17 mai, p. 731). Les dernières nouvelles de Missolonghi avaient été données par le quotidien le 7 mai : elles étaient « plutôt favorables » pour les assiégés (p. 662). Le *Journal des Débats* en avait informé ses lecteurs dans son numéro daté du 15-16 mai, mais sous réserve de confirmation.

²⁸ P. 749.

²⁹ Jean Gaudon, dans Victor Hugo, *Odes et Ballades, Orientales, op. cit., Introduction*, p. 23. Cf. *OP*, p. 1298 : « En vérité, ce n'est pas la corde d'airain qui vibre dans les *Orientales* », ainsi que la *Préface* de Franck Laurent, *Orientales, passim*.

³⁰ Voir par exemple Arlette Sérullaz, « Delacroix et la Grèce », dans *La Grèce en révolte, Delacroix et les peintres français*, Paris, Réunion des musées nationaux, 1996, p. 41-50.

³¹ *Épître à M. Victor-Marie Hugo, de l'Académie des Jeux floraux, sur l'Insurrection des Grecs*, Paris, 1821 (Boucher, Pélicier, Ponthieu, Pichard et Lenormant).

³² *CFL*, t. II, p. 36.

reprendre les termes employés par Gaspard de Pons dans l'avant-propos à son *Épître*³³ : tandis que les puissances s'étaient prononcées contre l'insurrection grecque au congrès de Laybach³⁴, le destin de la « patrie de Léonidas » séparait³⁵ en effet en France les partisans du pouvoir « légitime »³⁶ (la Porte) de ceux qui plaçaient la défense des catholiques grecs au-dessus de ces considérations³⁷.

Dès septembre de la même année, cependant, Hugo publie un second article sur Vigny, et revient à cette occasion sur *Hélène*. Il répète que cette pièce ne lui paraît pas appartenir au « système de cette importante publication poétique », mais loue cette fois Vigny de défendre la liberté de la Grèce³⁸. Le « revirement » de Hugo paraît avoir été amorcé dès le mois de juin de 1822³⁹, et nous avons fait ailleurs l'hypothèse que l'influence de La Mennais n'y fut pas étrangère⁴⁰. Désormais, en tout cas, sa position est claire. Sur le tombeau de Byron, Hugo écrit ainsi :

³³ Cité dans Victor Hugo, *Correspondance familiale...*, *op. cit.*, note 3, p. 363.

³⁴ Janvier-mai 1821. Voir à ce sujet Horace de Viel-Castel, *Histoire de la Restauration*, Paris, Michel Lévy frères, t. IX, 1866, p. 508-528. Rappelons que lors du congrès de Vérone (octobre-décembre 1822), les députés de la Grèce ne furent pas reçus par les plénipotentiaires : « Et le congrès de Vérone ne fut point ému de pareils récits ! Le congrès de Vérone put renvoyer, sans les entendre, des suppliants qui avaient pris part à de tels exploits, échappé à de tels supplices » (Lacretelle, *Histoire de France depuis la Restauration*, 2^e éd., Paris, Maresq, 1844, t. III, p. 401). Voir également Viel-Castel, *op. cit.*, t. XI, 1868, p. 536-537, ainsi que Chateaubriand, *Congrès de Vérone*, chap. XII : « Auprès de ces débris, se plaçaient d'autres ruines qu'on n'écoutait pas, les députés de la malheureuse Grèce » (préf. Guillaume de Bertier de Sauvigny, Genève, Slatkine, 1979, p. 36 ; voir également les chapitres XVIII et XXXII de ce même ouvrage).

³⁵ Voir Viel-Castel, *op. cit.*, t. XIII, 1870, p. 644-645.

³⁶ C'est le cas, parmi les hommes de Lettres, d'Edmond Géraud qui s'est fait, en revendiquant l'autorité de Chateaubriand, le champion des Turcs : « Un vent épidémique a soufflé sur notre littérature. Il est devenu tout-à-fait à la mode de chanter les Grecs modernes et de préconiser leurs vertus. Il n'a servi à rien que M. de Chateaubriand ait pris soin de nous avertir, dans son *Itinéraire*, de l'état d'abâtardissement où cette nation est tombée : « Quand les Grecs seraient débarrassés de la tyrannie qui les opprime, ils ne perdront pas, dit-il, dans un instant la marque de leurs fers. Non-seulement ils ont été broyés sous le poids du despotisme, mais il y a deux mille ans qu'ils existent comme un peuple vieilli et dégradé. Ils n'ont point été renouvelés [...] ». Malgré des considérations si remplies de sagesse, il n'est pas aujourd'hui de jeune rimeur qui, dans ses hémistiches, ne veuille briser le joug avilissant qui pèse sur la Grèce : tous ne cessent de provoquer et d'invoquer une croisade libérale contre les Turcs ; mais ce qu'il y a de pis, c'est que la croisade nous est prêchée en très mauvais vers » (*Lettres champenoises*, 117^e lettre, t. XIII, p. 262-263). Le passage cité de l'*Itinéraire* se trouve, dans l'édition de Maurice Regard (Paris, Pléiade, 1969), p. 908 ; voir également, pour l'affirmation d'une césure entre la Grèce moderne et l'ancienne, *ibid.*, p. 852. Chateaubriand s'en disculpera dans la Préface à la seconde édition de sa *Note sur la Grèce* (décembre 1825).

³⁷ Metternich, lui, trouvait les Grecs et les Turcs également barbares, mais affirmait tout de même préférer de beaucoup les premiers aux seconds : « barbares tous deux, il y a plus de ressource avec des chrétiens qu'avec des musulmans » (lettre à Neumann, 12 juin 1826, dans *Mémoires, documents et écrits divers*, éd. A. de Klinkowstroem, 2^e éd., Paris, Plon, t. IV, 1881, p. 288. Dans cette même lettre, Metternich « déclame » contre « la sottise des Gouvernements qui ne sauraient éviter de se trouver exposés à l'un ou à l'autre des reproches suivants : ou bien de tolérer ce qu'ils ne veulent pas soutenir, ou bien de prouver que ce qu'ils ne peuvent pas, de misérables comités sauront bien le faire à leur place »).

³⁸ « Au reste tout ce qui est généreux appartient à la poésie. Le poète combat pour tous les opprimés ; il défend à la fois la liberté de la Grèce et la royauté de l'Espagne [référence au poème du *Trappiste*] » (*CFL*, t. II, p. 40-41).

³⁹ De Gentilly, Hugo écrit le 30 de ce mois à Vigny : « Il semble au milieu de tant de douces émotions que je sente mieux le charme de votre *Hélène* et de vos autres poèmes, *fratres Helenae, lucida sidera* » (*CFL*, t. II, p. 1342).

⁴⁰ La Mennais, qui écrivait le 18 juin à Saint-Victor : l'« épouvantable conduite des Gouvernements qu'on appelle encore chrétiens dans l'affaire des malheureux Grecs, me semble manifester le dernier degré de la corruption sociale et présager de grands châtements » (*Correspondance générale*, éd. Louis Le Guillou, Paris, Armand Colin, t. II, 1971, p. 286) ; en novembre, La Mennais menace de se retirer du *Drapeau blanc*, si Martainville confirme son soutien aux Turcs : « Dans la feuille du 16, M. Martainville semble se ranger au nombre de ceux qui traitent les Grecs de *rebelle*s, de *révoltés*. Étrange rébellion en vérité ! M. Martainville est-il chrétien ? ou croit-il qu'un peuple n'ait pas le droit de sauver, à main armée, la vie de l'âme, aussi bien que la vie du corps ? Cette politique anti-chrétienne ne peut me convenir sous aucun rapport [...] Si le ton du journal

Il semblait là comme un belliqueux représentant de la muse moderne dans la patrie des muses antiques. Généreux auxiliaire de la gloire, de la religion et de la liberté, il avait apporté son épée et sa lyre aux descendants des premiers guerriers et des premiers poètes ; et déjà le poids de ses lauriers faisait pencher la balance en faveur des malheureux Hellènes. Nous lui devons, nous particulièrement⁴¹ une reconnaissance profonde. Il a prouvé à l'Europe que les poètes de l'école nouvelle, quoiqu'ils n'adorent plus les dieux de la Grèce païenne, admirent toujours ses héros, et que s'ils ont déserté l'Olympe, du moins ils n'ont jamais dit adieu aux Thermopyles⁴².

Que l'article, non publié, que Hugo écrivit sur l'exposition de la galerie Lebrun – le « Salon des Grecs »⁴³ – se signale avant tout par son mutisme sur la cause grecque, et que Hugo ait préféré à ce thème une autre discussion qu'indique assez le sous-titre choisi : « La nouvelle école de peinture », cela ne peut être interprété correctement que moyennant la correction de la datation généralement retenue pour ce texte⁴⁴, qu'on veut fixer au moment de l'inauguration de l'exposition, c'est-à-dire durant la seconde quinzaine de mai. Ces pages furent en réalité écrites au plus tôt durant la seconde quinzaine de juillet.

Il y eut en effet deux accrochages à la galerie Lebrun : le premier pour le 17 mai ; le second à partir du 16 juillet. Or, même si Hugo, à propos de *la Grèce sur les ruines de Missolonghi*, présenté dès mars, parle d'un tableau que Delacroix « vient de livrer » à la mauvaise humeur des Aristarques et à la haute admiration du public éclairé⁴⁵, son article mentionne plusieurs œuvres qui ne furent pas exposées en mai. Il est certes difficile de trancher pour Saint-Evre, Gassies, Gudin, Granet et Van Os, qui étaient présents dès l'inauguration, mais apportèrent ensuite de nouvelles toiles ; en revanche Gué et Boulanger, tout comme Ingres et les frères Devéria, n'exposèrent qu'en juillet⁴⁶.

Aussi l'article sur la nouvelle école de peinture a-t-il été rédigé après l'éclatant⁴⁷ soutien apporté poétiquement à la cause grecque par *les Têtes du Sérail*, et dans un contexte général où la cause philhellène a beaucoup gagné dans l'opinion, fortifiée par l'action du Comité grec – ou Société philanthropique en faveur des Grecs – fondé le 21 février 1825, et dont fut membre Chateaubriand⁴⁸. Hugo s'appuie ainsi sur un fort courant d'adhésion pour

blessait les convenances de mon état, ou de mon caractère, je me retirerais aussitôt, sans aucun doute » (lettre du 20 novembre 1822 à Saint-Victor, *ibid.*, p. 334-335).

⁴¹ Dans sa dixième livraison, la *Muse française* avait publié *l'Affranchissement de la Grèce*, ode de Louis Chauvet (*La Muse française*, éd. Jules Marsan, Cornély et C^{ie}, 1907-1909, t. II, p. 184-186). Au reste, Alexandre Guiraud, autre rédacteur de la *Muse*, avait écrit dès 1820 une *Ode aux Grecs*.

⁴² « Sur Georges Gordon. Lord Byron », *Muse française*, 12^e livraison, juin 1824, *MF*, t. II, p. 308 ; *CFL*, t. II, p. 463.

⁴³ Désignation proposée par *le Courrier français* du 1^{er} juillet 1826, cité par Valérie Bajou, « Les expositions de la galerie Lebrun en 1826 », dans *La Grèce en révolte...*, *op. cit.*, p. 57, note 15. Il n'y eut pas de Salon en 1826. Inaugurée le 17 mai 1826, l'exposition, dont les bénéficiaires furent à plus des trois quarts employés « au rachat de femmes et d'enfants réduits en esclavage après la prise de Missolonghi » (*ibid.*, p. 54), connut un second accrochage le 16 juillet, et ouvrit ses portes jusqu'au 19 décembre (*id.*).

⁴⁴ *CFL*, t. II, p. 1659.

⁴⁵ *CFL*, t. II, p. 984.

⁴⁶ « Œuvres exposées à la galerie Lebrun », dans *La Grèce en révolte...*, *op. cit.*, p. 267-282.

⁴⁷ Massin indique que Hugo en a été félicité par Villemain (*CFL*, t. II, p. 1659), et l'autorité de l'auteur de *l'Essai historique sur l'état de la Grèce* était fort grande.

⁴⁸ Voir à ce sujet l'article ambitieux mais un peu décevant de Marie-Pascale Macia-Widemann, « Le comité philhellénique et la politique intérieure française (1814-1829) », *Revue de la Société d'Histoire de la Restauration et de la Monarchie constitutionnelle*, n° 5, 1991, p. 27-41. La première édition de la *Note sur la Grèce* est de juillet 1825. Voir à ce sujet Jean-Paul Clément, « Chateaubriand et l'indépendance de la Grèce : la Note de 1825 », *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 41, 1998 [1999], p. 40-46. La question grecque touche du reste à celle de l'alliance franco-russe (voir les *Préfaces* rédigées pour la deuxième et la troisième éditions de la *Note sur la Grèce*, ainsi que le « *Mémoire sur l'Orient* » de Chateaubriand). Or, le 29 avril 1825, à Blois,

promouvoir autre chose, qu'il ne faut cependant pas s'empresser de qualifier de « romantisme ». D'ailleurs Hugo, ce faisant, ne trahissait pas vraiment son sujet puisque les deux expositions du « Salon grec » se signalèrent par un « paradoxe » résidant dans « la discrétion des sujets illustrant la guerre d'indépendance grecque »⁴⁹.

Encore Lui

Il y a mieux : alors qu'il n'y eut pas de Salon cette année-là, l'exposition de la galerie Lebrun fut « avant tout [...] un hommage à David, qui venait de mourir, et d'autre part une mise en valeur des artistes de l'épopée napoléonienne qui faisaient désormais autorité : Gérard, Girodet, Gros, Guérin [etc...] »⁵⁰ : des *Adieux de Fontainebleau*, par Horace Vernet, à un *Roi de Rome endormi*, par Prud'hon, qu'on dissimula dans le livret sous le titre de *l'Enfant endormi*, voire à un *Public au salon du Louvre regardant le sacre de Napoléon [par David]*, de Boilly⁵¹. Hugo, lui, ne cache pas l'exécration qu'il voue à David, et passe entièrement sous silence l'aspect napoléonien de l'exposition, pour chanter la gloire d'une jeune génération en peinture dont les œuvres prouvent qu'après la révolution qui s'est faite dans la poésie puis dans la musique, la peinture aussi reflète désormais « l'ordre des choses » : de même qu'un orage « change l'état de l'atmosphère », la Révolution a « changé l'état de la société » ; la littérature et les arts nouveaux sont « nés de cette révolution », au grand dam des « bonnes gens »⁵².

Or, la première rédaction de *Lui*, poème napoléonien, en dépit de l'indication donnée par Hugo⁵³, date du 5 décembre 1827 : elle est ainsi strictement contemporaine – on serait tenté de dire : au jour près – de l'annonce des *Orientales*⁵⁴. Et ce ne sera pas la seule irruption de Bonaparte dans les *Orientales*, Hugo, comme on sait, y faisant précéder *Lui* de *Buonaberti*, pièce dont le titre est l'« équivalent arabe » du nom de Bonaparte.

L'impasse qu'il fait sur l'aspect napoléonien de l'exposition de la galerie Lebrun en est d'autant plus remarquable. Nous y voyons le signe d'une tentative⁵⁵ d'arracher aussi bien à

toujours, Hugo a reçu de Rabbe son *Histoire de la Russie*, qu'il s'empresse de recommander au baron d'Eckstein, convaincu que celui-ci saura reconnaître, en dépit de ce qui les oppose politiquement, toutes les qualités de Rabbe : « Vous êtes [tous deux] du petit nombre des hommes honorables qui doivent être séparés de la tourbe des partis » (*CFL*, t. II, p. 1467). Lui-même, à une date inconnue, mais semble-t-il antérieure à la mort d'Alexandre I^{er} (1^{er} décembre 1825), écrit sur l'ouvrage un article, qui ne sera jamais publié : l'essentiel, pour ce qui nous intéresse ici, c'est qu'il témoigne d'une certaine prudence face à l'Empire russe, qui se lève « au milieu du vieux continent » : « Il n'est pas impossible que sa barbarie vienne un jour retremper notre civilisation, et le sol russe semble tenir en réserve des populations sauvages pour nos régions policées » (*CFL*, t. II, p. 981).

⁴⁹ Valérie Bajou, *loc. cit.*, p. 56.

⁵⁰ *Id.*

⁵¹ *Ibidem*, p. 55 ; le tableau de Boilly est reproduit *ibid.*, p. 52.

⁵² *CFL*, t. II, p. 983. C'est là une discussion dans laquelle on ne peut entrer ici ; mais on se gardera de considérer que la révolution survenue dans les arts et la littérature est pour Hugo un décalque de la Révolution : Hugo, qu'on voit ici distinguer nettement Delacroix de David, l'interdit expressément. Voir à ce sujet B. Degout, *Le sablier retourné : Victor Hugo et le débat sur le « romantisme » (1816-1824)*, Paris, Champion, 1998, p. 264 et suiv. notamment.

⁵³ Hugo l'a daté dans le recueil de décembre 1828. En fait, « seule la fin de l'ode a été remaniée et allongée » en 1828 (*OP*, p. 1332).

⁵⁴ Deux autres pièces ont été pour l'une écrite en 1827, pour l'autre réputée l'avoir été : *la Douleur du Pacha* (1^{er} décembre 1827) et *Enthousiasme* (en réalité de 1828, voir ci-dessous) ; à une autre reprise au moins, Hugo donne une date fautive (*la Captive*, datée dans le recueil de mars 1828, écrite en réalité le 7 juillet de la même année, tout comme *Sara la baigneuse*) : cela faisait beaucoup (« Si je n'étais captive, / J'aimerais ce pays »), au moment où les Anglais, les Russes et les Français décidaient une expédition commune en Grèce contre la Turquie. Enfin, s'agissant de *Lui*, voir *infra*.

⁵⁵ Bien antérieure à celle de Chateaubriand.

ses adversaires « pygmées »⁵⁶ qu'aux napoléoniens à tout crin la geste et le règne de l'Empereur, ainsi que leurs effets sur le siècle⁵⁷ : c'est dire combien il faut être prudent dans l'interprétation de textes qui paraissent se couler dans le flot de la légende naissante. Pour en donner un exemple qui n'est pas choisi au hasard : Hugo, à la fin de la *Préface de Cromwell*, revendique un fait de génération pour affirmer qu'il ne relèvera pas, non plus que tous ceux qui sont nés comme lui, « la queue du dix-huitième siècle qui traîne encore dans le dix-neuvième » : il recourt alors, pour marquer la signification la plus profonde de ce fait de génération, au nom de l'empereur, mais en recourant à l'orthographe injurieuse qu'utilisaient les ultras : *Buonaparte*⁵⁸.

Une même prudence est de mise politiquement : on voit en effet Hugo se faire le promoteur du retour à la nature et à la vérité⁵⁹ avec une vigueur qui va jusqu'à l'aigreur lorsqu'il s'en prend à un factotum ignorant les bonnes manières et l'orthographe⁶⁰ ou à un « jury » pourtant inexistant⁶¹ – s'il y a très certainement là des allusions à des faits qui nous échappent, il n'en demeure pas moins que la « liberté » de l'organisation de cette exposition est alignée par lui sur la censure exercée lors des « Salons officiels », que prétend précisément dénoncer implicitement l'« anti-Salon » de la rue du Gros-Chenet. Bref, on est là en présence d'un article qu'un double malentendu pourrait faire lire comme tout à la fois « réactionnaire » et « progressiste » : il faut appliquer à ces différentes questions ce que la *Préface de Cromwell* revendique en matière de poétique et de poésie : c'est de celle-ci que doit naître, pour autant qu'une telle naissance soit souhaitable, celle-là. Surtout pas l'inverse.

C'est, s'agissant de « romantisme », ce qu'indique assez le fait que le terme n'est pas employé dans cet article. Sans doute en lit-on un synonyme dans ceux de « jeune école » ; mais ce n'est pas tout à fait la même chose, et l'essentiel, durant cette fascinante période, se joue précisément sur des nuances.

L'Orient « romantique »

Dès juin 1820, un premier article du *Conservateur littéraire*, abordant explicitement le thème d'une imitation de la littérature orientale, avait été pour Hugo l'occasion de déplacer cette question vers celle du débat « littéraire » qui enflammait – déjà – revues, académies et salons, et par rapport à laquelle il tentait, sans grand succès il faut le dire (« *Nos canimus surdis* »⁶²), de définir sa voie propre.

Sur une des faces de la question poétique, historique, politique, religieuse qui préoccupe Hugo – et d'autres – sous la Restauration se rencontrent l'originaire et l'original⁶³. Le retour de la Muse française à celle des premiers prophètes, thème si rebattu, est un retour mimétique vers l'Orient, ou du moins vers un certain Orient qu'englobe et dépasse l'Orient tout court, cet

⁵⁶ Terme affectonné par Chateaubriand sous la monarchie de Juillet, mais également employé par lui pour qualifier le ministère Villèle et, plus largement, certains aspects de l'époque de la Restauration, par comparaison avec l'Empire.

⁵⁷ On pourrait avancer la même chose de sa position face au « romantisme ».

⁵⁸ *Préface de Cromwell*, dans *Œuvres*, dir. Jacques Seebacher, assisté de Guy Rosa, Paris, Laffont (« Bouquins »), 1985, *Critique*, p. 37.

⁵⁹ *CFL*, t. II, p. 983. Mêmes termes dans la *Préface de Cromwell*, *loc. cit.*, pp. 4 et 24.

⁶⁰ *CFL*, t. II, p. 985.

⁶¹ Valérie Bajou, *loc. cit.*, p. 57.

⁶² « Nous, nous chantons pour des sourds » : épigraphe du livre deuxième des *Odes et Ballades*.

⁶³ A ce sujet, on rencontre très tôt chez Hugo, bien avant la *Préface de Cromwell*, les signes d'une vigoureuse santé qui l'amène à s'opposer fermement au « double bind » dans lequel les « classiques » entendent enfermer la création littéraire : « imiter l'inimitable ».

Orient « d'où sont sortis tous les arts, toutes les sciences, toutes les religions »⁶⁴. Or, avance Hugo dans le compte-rendu qu'il fait de l'ouvrage de Thomas Moore, *Lalla Roukh*, cet Orient « tout court » est rétif à l'imitation. Quelque chose qui a trait à l'origine de l'origine peut être argué en amont des prophètes : limite posée à la volonté de fondation, et qui en vouerait le projet à l'échec si la religion chrétienne ne constituait une origine en amont de laquelle ne se trouvent rien qu'éphémères idolâtries⁶⁵. C'est là, croyons-nous, la signification principale des premières lignes de cet article, où se côtoient assez singulièrement Chateaubriand et Montesquieu :

La doctrine de l'athée, si elle ne peut tuer l'âme immortelle, tue du moins l'imagination : toutes les religions au contraire sont essentiellement poétiques. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, le christianisme l'emporte de beaucoup sur les divers cultes de la terre ; aussi sommes-nous loin d'établir le moindre parallèle entre la religion éternelle et les idolâtries éphémères qui passent tour à tour sur la face du monde : nous parlons généralement. On peut remarquer aussi que le caractère de la poésie varie chez les peuples avec le génie des religions, comme le génie des religions humaines change avec les climats [...] C'est surtout dans l'Orient que cette influence du climat sur la religion et de la religion sur la poésie se fait sentir. Voilà, si nous ne nous trompons, ce qui donne à la littérature orientale cette couleur originale que les Occidentaux ont si souvent tenté vainement d'imiter⁶⁶.

Le christianisme est notre véritable Orient. L'autre, l'Orient « tout court », demeure insaisissable : il demeure voilé. C'est ainsi précisément sur la question du *voilement* que Hugo va « discuter » l'ouvrage de Thomas Moore, dont l'un des récits relate la fin du « prophète voilé » : il s'agit d'un homme qui, dans le « poème » de Moore, n'est pas un simple usurpateur, mais une figure du mal qui dissimule derrière un voile un visage atroce et insoutenable⁶⁷, alors que ses disciples croient qu'il rayonne d'un éclat à ce point céleste qu'ils ne pourraient en supporter la vue. Assiégé dans la ville de Nekscheb par des troupes supérieures aux siennes, il empoisonne ses derniers partisans avant de plonger dans une cuve « remplie de sucs brûlants préparés par [lui]-même »⁶⁸ afin de disparaître totalement et de perpétuer ainsi le mal : « Mes prosélytes, en quelque lieu qu'ils portent leur folie, proclameront que le ciel a repris son prophète, que je n'ai disparu que pour un temps, et pour revenir un jour sur la terre dévoiler l'éclat et le sourire de mon visage [...] C'est ainsi que, pendant des siècles, ma bannière sera le signe autour duquel se rallieront la fraude et l'anarchie. [...] Je meurs... mais mon âme toujours la même planera sur tous les lieux où régnera la discorde, au milieu des crimes et du carnage, qui furent son bonheur pendant la vie »⁶⁹. Après sa disparition, la « vierge » Zélica, corrompue par lui, se revêt de son masque et va au devant des assiégeants conduits par son ancien fiancé, Azim, qu'elle aime toujours. Celui-ci, croyant tuer le prophète, fond sur ce « démon odieux » qui « soudain se précipitant

⁶⁴ Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, éd. citée, p. 1013 ; cf. au livre XI des *Martyrs* : « cet Orient d'où sont sorties toutes les religions et toutes les révolutions de la terre » (*ibid.*, p. 289).

⁶⁵ « La connaissance et la considération, tout à fait nouvelle, de l'antiquité orientale [doivent] nous ramener plus sûrement à la connaissance de ce qui est divin », écrivait Schlegel (cité par P. M. Nicolas Burtin, *Le baron d'Eckstein...*, op. cit., p. 340). Hugo, dans son article sur *Lalla Roukh* prend très exactement le contre-pied de ce propos.

⁶⁶ « *Lalla Roukh* ou la Princesse mogole, par Thomas Moore », *Conservateur littéraire*, 15^e livraison, 17 juin 1820, *CFL*, t. I, p. 656.

⁶⁷ « Il lève son voile... Zélica jette en tremblant un regard sur ce visage... Elle pousse un cri d'effroi, et tombe évanouie... » (« Le prêtre voilé de Khorassan », dans *Lalla Roukh*, trad. Amédée Pichot, *Revue britannique*, 1^{er} partie, mars 1887, p. 29 ; voir également p. 62).

⁶⁸ *Ibidem*, p. 63.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 63-64.

sur la lance d'Azim, écarte son voile en tombant⁷⁰, et découvre : grand Dieu ! c'est le sang de Zélica qui coule »⁷¹. Hugo cite longuement la plainte finale de Zélica, ainsi que l'épilogue, heureux, du poème, tout comme il cite, pour sa « véritable beauté », un extrait de « la fiction de *la Péri* »⁷², lui aussi assez édifiant : il faut faire ici leur place aux messages régulièrement adressés par le jeune critique à celle qu'il aime d'un amour pur et chaste, Adèle⁷³.

Hugo prend à l'égard de Moore une précaution : « De nos jours, un homme qui a traduit Anacréon et composé des ballades irlandaises, peu content de ce double triomphe *classique* et *romantique*, semble encore avoir voulu prendre rang parmi les poètes orientaux. Nous ne sommes pas assez versés dans l'étude des auteurs arabes, persans et indiens, pour décider si l'ouvrage de M. Moore peut être comparé aux leurs ; mais nous pensons que *Lalla Roukh*, malgré de nombreux défauts, renferme assez de beautés pour assurer, à cet écrivain, une place distinguée dans les lettres européennes »⁷⁴. La part de l'Orient, « fusionnel » et « simple »⁷⁵, paraît ainsi préservée.

Hugo, cependant, se dispense d'analyser l'ouvrage, prenant prétexte du fait qu'il est entre toutes les mains, pour se placer sur un terrain différent, celui de l'histoire. « Nous croyons toutefois que l'on ne sera pas fâché, écrit-il, de trouver ici, sur le mystérieux imposteur de Khorassan, quelques détails que l'histoire n'a point encore recueillis, et qu'il n'aurait peut-être pas été inutile de rappeler, en quelques mots, dans l'ouvrage même [... afin] d'éclaircir certains passages obscurs »⁷⁶. On ne voit pas bien, à la vérité, de quels passages obscurs il s'agit, ou à quel « vague » répandu sur l'ouvrage Hugo fait allusion, sauf à tenir *Lalla Roukh* pour un ouvrage d'histoire, ce qui n'est pas le cas, en dépit des notes nombreuses de Moore. Mais le jeune critique veut se placer sur ce terrain-là, d'autant plus propice qu'il peut y faire état à bon compte d'une érudition « que l'histoire n'a point encore recueillie » : il semble, comme l'a relevé Anthony R. W. James, avoir consulté l'édition de La Haye de la *Bibliothèque Orientale* de Barthélémy d'Herbelot, plus complète que l'édition française, parue en 1697, où l'article consacré au « faux prophète » ne figure pas⁷⁷.

Hugo recopie très largement différents fragments de l'article d'Herbelot, en y introduisant à l'occasion une petite touche d'ironie assez voltairienne : « très expert dans l'art de la Jonglerie, écrivait Herbelot, il amusa pendant deux mois le peuple de la ville de Nekscheb en faisant sortir toutes les nuits du fond d'un puits un corps lumineux semblable à la Lune qui portait sa lumière jusqu'à la distance de plusieurs milles »⁷⁸. Cela devient, sous la plume de Hugo : « L'imposteur, assiégé, ranima le courage de son armée fanatique *par des miracles qui semblent encore incroyables* : il faisait sortir [etc.] »⁷⁹. Touche légère, mais qui accentue la tonalité de ce qui suit. Hugo retient en effet, à propos de la disparition du prophète, une des

⁷⁰ Voir ci-dessous, note 73.

⁷¹ « Le prêtre voilé... », *loc. cit.*, p. 65.

⁷² « Le paradis et la Péri », dans *Lalla Roukh*, *loc. cit.*, 2^e partie, avril 1887, p. 290-302. Il est vraisemblable que Hugo se soit souvenu de ce poème lors de la rédaction de *la Fée et la Péri*, tout comme il semble bien s'être souvenu d'un autre personnage de Moore, Nourmahal, pour une des *Orientales* (voir « La lumière du Harem », *Lalla Roukh*, *loc. cit.*, 3^e partie, mai 1887, p. 116-134).

⁷³ De cette longue plainte qu'adresse Zélica à Azim, Hugo a retranché une phrase : « Ce voile ... cesse, cher amant, de le regarder... » (« Le prêtre voilé... », *loc. cit.*, p. 65) : la vérité est dans l'amour. On peut avancer aussi bien que le mariage avec Adèle est anticipé comme un Orient, et que l'amour est la seule vérité qui se dissimule derrière le voile de l'Orient.

⁷⁴ *CFL*, t. I, p. 657.

⁷⁵ « La Fable de *Lalla Roukh* est d'une simplicité bien orientale » (*id.*).

⁷⁶ *Id.*

⁷⁷ Victor Hugo, *Littérature et philosophie mêlées*, éd. A. R. W. James, Paris, Klincksieck, 1976, t. I, p. 373. Hugo a en effet reproduit, pour l'insérer dans le recueil de 1834, cette partie « historique » de son article, mais cette partie seule, totalement détachée de la critique du livre de Moore.

⁷⁸ Cité par James, *op. cit.*, t. I, p. 375.

⁷⁹ *CFL*, t. I, p. 658. Souligné par nous.

versions données par Herbelot : « afin qu'on le crût remonté au ciel, [il] s'engloutit lui-même dans une cuve remplie de matières corrosives. Ben Schahnah assure que ses cheveux surnagèrent et ne furent pas consumés »⁸⁰. Puis Hugo paraît enchaîner sur la première version donnée par Herbelot de la disparition du prophète⁸¹, lorsqu'il ajoute : « Sa secte subsista longtemps après lui ».

Il n'y a finalement pas de plus éclatante preuve de la médiocrité des idolâtries que le fait qu'en dépit de ces cheveux retrouvés, de ce succédané du voile flottant à la surface de la cuve qui a englouti le faux prophète et son voile, en dépit de ce démenti corporel apporté à une disparition miraculeuse, la légende s'est néanmoins développée⁸². Et Hugo ne s'en tient pas là, qui poursuit avec complaisance ses emprunts à Herbelot : « Le prophète masqué [...] avait choisi, pour ses drapeaux, la couleur blanche, en haine des Abassides dont l'étendard était noir ; au reste, sa secte subsista longtemps après lui, et, par un capricieux hasard, il y eut, parmi les Turcomans, une distinction de *Blancs* et de *Noirs*, à la même époque où les *Bianchi* et les *Neri* divisaient l'Italie en deux grandes fractions »⁸³. En d'autres termes, non seulement sa secte sévissait encore, grotesque et maléfique héritière d'une supercherie, cinq siècles après la disparition du faux prophète, mais elle a également une autre efficacité, textuelle celle-là, qui est de rejaillir sur le conflit compliqué, des *Bianchi* et des *Néri*, qui vint au *Duocento* recouvrir pour partie, et brouiller également, celui qui opposait déjà les Guelfes aux Gibelins⁸⁴ : « La faction blanche avait un grand crédit : elle se nommait ainsi du nom de la signora Bianca. Le parti opposé s'intitulait le *parti des noirs*, pour mieux se distinguer des *blancs*. Ces deux partis ne suffisaient pas aux Florentins, ajoutait Voltaire. Ils avaient encore les *guelfes* et les *gibelins* »⁸⁵.

Ce contournement de la littérature orientale par l'histoire aboutit finalement à ceci : il y a de l'Orient dans l'Occident, et ce n'est pas à l'avantage de celui-ci.

Il y a également du « romantique » dans le « classique ». Abandonnant apparemment le terrain de l'histoire de l'Orient et de la littérature orientale, Hugo clôt son article sur l'affirmation de la supériorité de Walter Scott sur Thomas Moore, et ajoute :

Les ouvrages de Thomas Moore, qui ont plu généralement, choqueront toutefois le goût de quelques champions du *classique*, sans qu'ils puissent motiver leur sévérité. La poésie romantique, par ses formes vagues et indécises, échappe à la critique : semblable à ces hôtes fantastiques de l'Elysée païen, qui frappaient la vue et se dérobaient à la main qui voulait les saisir.

⁸⁰ *Id.* ; cf. *Littérature et philosophie mêlées, op. cit.*, p. 375.

⁸¹ « Il se jeta lui-même dans une cuve pleine de drogues brûlantes et consumantes, afin qu'il ne restât rien de tous les membres de son corps, et que ceux qui restaient de sa secte, pussent croire qu'il était monté au ciel, ce qui ne manqua pas d'arriver » (*ibidem*, p. 375).

⁸² Il est curieux de remarquer qu'on trouve dans le poème de Barthélémy et Méry, *Napoléon en Egypte*, publié pour la première fois en novembre 1828, un récit très semblable, à propos du personnage d'El-Mohdi : « l'auteur de tant de désastres, l'homme qui se disait l'envoyé du Tout-Puissant sur la terre, et dont le corps était invulnérable, percé d'une balle, resta mort sur le champ de bataille ; et cependant, la bande de ce fanatique resta persuadée qu'il n'était point anéanti, mais qu'il était remonté au ciel [...] » (Barthélémy et Méry, *Napoléon en Egypte* [suivi de] *Waterloo et Le fils de l'homme*, Paris, Perrotin, 1835, p. 224).

⁸³ *CFL*, t. I, p. 658. Cf. Herbelot, cité par James, *op. cit.*, p. 376.

⁸⁴ On peut consulter à ce sujet la « peinture » assez vivante qu'en a donnée Hortense Allart, *Histoire de la République de Florence*, Paris, Moutardier, 1837, p. 189 et suiv.

⁸⁵ Voltaire, « Dante » in *Dictionnaire philosophique*, in *Œuvres complètes*, Paris, Armand-Aubrée, 1839, t. XXXII, p. 98.

Voilà donc Moore rabattu sur un romantisme qui est lui-même rapporté au paganisme. La remarque dépasse de loin ce qui touche à l'« inspiration ossianique »⁸⁶ ; présenté comme très général, ce jugement a ceci d'ironique qu'il rapporte les « formes romantiques » à ce qui, de prime abord, constituerait plutôt le fonds de commerce du classicisme que celui du « romantisme ». En tout cas, ces formes sont rapportées à une autre déclinaison du voile, celle d'hôtes qui disparaissent quand on veut les saisir : formes fantomatiques, ombres vaines qui peuplent les Enfers, que les classiques, comme Ulysse avec sa mère ou Enée avec Céruse et Anchise, désespèrent de pouvoir étreindre⁸⁷. Les classiques espèrent que les formes romantiques ont une existence propre, alors qu'elles ne sont que les ombres vaines de leurs ancêtres : finalement, la substance même du classicisme échappe aux classiques.

La tentation de l'Orient, derrière le voile duquel ne se cachent que ridicules et maléfiques idolâtries, est ainsi répudiée tout comme la dispute entre classiques et romantiques : on est alors, dirait-on, doublement éloigné de la proclamation de Schlegel : « C'est en Orient que nous devons aller puiser le suprême romantisme »⁸⁸.

Cela permet de mesurer l'évolution de Hugo depuis cet article ; même si, en 1826, il est encore extrêmement prudent sur le « fond » du débat qui oppose classicisme et romantisme, on sent bien cependant que quelque chose a changé par rapport à 1820, et même à 1824, lorsque *l'Oriflamme* voulait se convaincre que le temps ne tarderait pas à faire justice du ridicule sobriquet de romantique, comme il l'avait déjà fait, croyait-il, de celui d'ultra⁸⁹. En 1826, « pelaudé de toutes parts »⁹⁰, le guelfe blanc, traité de gibelin⁹¹, a compris qu'il pouvait y avoir de l'importance, sinon à se faire gibelin, mais du moins à briguer une place à la tête de l'« école », c'est-à-dire à se placer en situation de la conduire : ce que bientôt accomplira la *Préface de Cromwell*.

L'Orient en Occident

Cette contamination de l'Europe par l'Orient, qu'on vient de relever, on en retrouve l'idée – autrement développée – dans des pages précisément détachées par Hugo en 1827 de la *Préface de Cromwell*, et par lui publiées en juin 1829 sous le titre de « Fragment d'histoire »⁹². Hugo y esquisse le tableau de l'histoire entière de la civilisation « se propageant par degrés de siècle en siècle sur le globe »⁹³. « Comme le jour, ajoute-t-il, la civilisation a son aurore en Orient », où « resplendit dans tout son éclat cette haute civilisation théocratique de l'orient, dont on entrevoit à peine, à travers tant de siècles, quelques rayons éblouissants, quelques gigantesques vestiges, et qui nous paraît fabuleuse, tant elle est lointaine, vague et confuse ». Son évolution lui fait atteindre l'Égypte, « clef de voûte de

⁸⁶ Même s'il est indéniable qu'au fil de la lecture de *Lalla Roukh*, du moins dans sa traduction par Pichot, on a le sentiment d'une contamination progressive du texte par un ossianisme diffus.

⁸⁷ *Odyssee*, XI, 204-208, et *Enéide*, II, 792-794, et VI, 700-702. Voir à ce sujet « Une correction au texte des *Mémoires d'outre-tombe* », par l'abbé André Wartelle, *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 27, 1984, p. 53-55.

⁸⁸ En 1800 dans l'*Athenäum* (cité par Henri Lichtenberger, dans Goethe, *Divan occidental-oriental*, Paris, Aubier, s. d., p. 8).

⁸⁹ Voir à ce sujet *Le sablier retourné...*, *op. cit.*, p. 391 et suiv.

⁹⁰ Montaigne, *Essais*, III, 12.

⁹¹ Cf. Hortense Allart, à propos de Dante : « C'est dans l'exil que Dante confondit sa cause avec celle des Gibelins ; les blancs reprochaient aux noirs de les appeler Gibelins quand ils étaient Guelfes, et ils ne devinrent Gibelins que par les revers » (*Histoire de la République de Florence*, *op. cit.*, p. 221-222) ; voir également ci-dessous.

⁹² Une partie en a été rédigée en 1829 ; voir dans les *Œuvres*, éd. citée, *Critique*, note 29, p. 734.

⁹³ *CFL*, t. II, p. 1072.

l'ancien continent »⁹⁴, d'où naissent la Grèce et Carthage. Carthage se répand dans le monde entier, de la Bretagne à l'Amérique ; elle est, un moment, « le centre des nations, le pivot du globe »⁹⁵. L'autre germe, déposé en Grèce, est ensuite repris par Rome, qui détruit Carthage, et devient la racine, la tige et la tête de la civilisation⁹⁶ ; une certaine rupture avec l'Orient est alors consommée : « En vain les Césars, dans la folie de leur pouvoir, veulent casser la ville éternelle et reporter la métropole du monde à l'orient⁹⁷. Ce sont eux qui s'en vont ; la civilisation ne les suit pas, et ils s'en vont à la barbarie. Byzance deviendra Stamboul. Rome reste Rome »⁹⁸. A travers cette association de la théocratie orientale à une sorte de régression primaire vers l'origine se caractérise finalement ce qui, « lointain, vague et confus » au premier abord, est, par propagation, venu de l'Orient jusqu'en Occident. Mais ce mouvement de folie vers l'origine, s'il laisse Rome à Rome, n'y ouvre pas moins la voie d'un changement considérable : « le Vatican remplace le Capitole » et, de la sorte, « une théocratie [qui hérite de la haine païenne de l'Orient] fait l'Europe, comme une théocratie a fait l'Afrique, comme une théocratie a fait l'Asie ».

A l'époque où il écrit ces lignes, les vingt siècles de domination de la civilisation européenne arrivent selon Hugo à leur terme. Rome n'est plus le centre, l'Europe a perdu son unité religieuse et politique. « La Révolution française a consommé l'œuvre de la Réforme ; elle a décapité le catholicisme comme la monarchie ; elle a ôté la vie à Rome. Napoléon, en rudoyant la papauté l'a achevée ; il a ôté son prestige au fantôme »⁹⁹.

Toujours Lui

Or, celui qui accomplit l'œuvre de la Réforme et de la Révolution, et met le dernier terme à la troisième époque de la civilisation en « rudoyant » la papauté, cet homme gigantesque, véritable titan à la mesure de ce qu'il détruit et achève, cet homme porte en lui l'orient :

L'Égypte resplendit des feux de son aurore ;¹⁰⁰
Son astre impérial se lève à l'orient¹⁰¹.

Sans doute ce lever en Orient de l'astre impérial est-il une allusion aux projets prêtés à Bonaparte dès cette date, projets auxquels feront référence Barthélémy et Méry (que cite

⁹⁴ *Id.* Sur l'obscurité globalement associée par Hugo à l'Égypte, « pays de la mort », et sur la lumière que fait – provisoirement – tomber sur elle le mouvement de la « renaissance orientale », et particulièrement la fréquentation d'Ernest Fouinet au moment de la préparation des *Orientales*, voir Agnès Spiquel, *La déesse cachée, Isis dans l'œuvre de Hugo*, Paris, Champion, 1997, p. 19-38. Rappelons que dans *Han d'Islande*, la femme du bourreau « a été » bohémienne.

⁹⁵ *CFL*, t. II, p. 1073.

⁹⁶ *Ibidem*, p. 1076.

⁹⁷ Cette phrase explique *a posteriori* la proximité entre la rédaction de l'ode *Un chant de fête de Néron* (*Odes et Ballades*, IV, 15) et celle de l'*Hymne oriental*. Cf. Chateaubriand : « On ne voit pas, sans frissonner, cette longue suite d'insensés qui, presque sans interruption, ont gouverné le monde depuis Tibère jusqu'à Constantin, et qui vont, après ce dernier prince, se joindre aux monstres de la Byzantine. Les peuples ne valaient guère mieux que les rois. Une effroyable convention semblait exister entre les nations et les souverains : ceux-ci pour tout oser ; celles-là pour tout souffrir » (*Itinéraire...*, éd. citée, p. 1196).

⁹⁸ *CFL*, t. II, p. 1076.

⁹⁹ *Ibidem*, p. 1077. Hugo envisage ensuite l'installation de la civilisation en Amérique, où, aux trois théocraties successives d'Asie, d'Afrique et d'Europe succédera une famille universelle. Le principe d'autorité fera place au principe de liberté, qui, « pour être plus humain, n'en est pas moins divin » : la quatrième grande civilisation sera pleinement évangélique. Voir, pour une perspective large sur la question de la civilisation, et sur Hugo en particulier, Franck Laurent, « Penser l'Europe avec l'histoire. La notion de civilisation européenne sous la Restauration et la monarchie de Juillet », *Romantisme*, n° 104, deuxième trimestre 1999, p. 53-68.

¹⁰⁰ Voir ci-dessus, note 94.

¹⁰¹ *Lui, Orientales*, p. 213.

Hugo dans les *Orientales*¹⁰²) dans une des notes de leur poème¹⁰³. Sans doute également, la première partie du poème *Lui* retrace-t-elle l'ensemble de la carrière de Napoléon. Cependant, la rédaction de cette pièce au moment où Hugo projette *les Orientales*, recueil où elle prendra place ; le fait, de plus, que l'Orient seul a pu produire une sorte de double à Napoléon¹⁰⁴, ces éléments déplacent la signification de cette phrase vers une « orientalisation » de l'Empereur qu'on retrouve du reste dans le poème de Barthélémy et Méry, qu'ils ont de façon significative intitulé *Napoléon en Egypte*, et non pas *Bonaparte en Egypte*, poème qui fait dater de l'Orient et non pas de l'Italie la geste de l'Empire (« Dans ce drame éclatant de quatorze ans de gloire, / Commencé sur le Nil, achevé sur la Loire »¹⁰⁵) pour élever à son terme Sainte-Hélène au rang de nouvelle Dahshour : les derniers fidèles de Napoléon s'y ensevelissent comme le firent jadis avec lui ceux de Sésostris¹⁰⁶.

Cela toutefois ne coule pas de source. Sans doute peut-on avancer, comme le fait la *Préface de Cromwell*, que « rien ne vient sans racine », que « la seconde époque est toujours en germe dans la première »¹⁰⁷ ; il demeure tout de même motif à quelque inquiétude historique dans le fait que celui qui ouvre à l'époque nouvelle, Bonaparte, l'« oriental » qui posera lui-même sur sa tête la couronne impériale, appartient à cette sphère d'où a procédé, par contagion, la diffusion de la théocratie à laquelle la quatrième époque de la civilisation, en cela première, pourrait substituer le règne de la liberté évangélique¹⁰⁸.

Aussi bien, la seconde partie du poème, spécifiquement consacrée à l'épisode oriental de la carrière de l'empereur, vient-elle comme en amont de la première, qui en retrace l'ensemble, pour attribuer à l'Orient une dimension originaire, avant de déboucher sur la troisième partie, plus générale et qui situe Napoléon par rapport au poète ou le poète par rapport à Napoléon. La première strophe de cette troisième partie s'achève sur le vers fameux :

Napoléon ! soleil dont je suis le Memnon !

La statue de Memnon n'a « chanté » qu'après avoir été pour partie renversée par un tremblement de terre, et elle n'a chanté que jusqu'à ce que sa restauration par Septime Sévère la rende au silence. Le poète est lui aussi ébranlé ; il appartient à une histoire ébranlée depuis longtemps, depuis au moins la Réforme, et à qui le coup fatal qui est aussi le coup de *grâce* a été donné par celui-là même dont l'astre levant fait chanter la statue. C'est ici Eos qui a brisé la statue de son fils : Hugo résonne de l'aurore de ce qui l'a détruit, dans un singulier rapport filial que le nom même du fils de l'Aurore suggère¹⁰⁹.

¹⁰² Nous devons confesser n'avoir pas trouvé dans l'édition de *Napoléon en Egypte* que nous avons consultée la « curieuse note » à laquelle Hugo affirme avoir emprunté le nom de *Buonabardi*. Bonaparte y est, « classiquement » si l'on peut dire, nommé Kébir (voir Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, éd. Marcel Dunan, Paris, Flammarion, 1951, t. I, p. 162).

¹⁰³ « Nous n'avons voulu envisager l'expédition que sous son rapport le plus poétique, la destruction des Mamelucks et l'affranchissement de l'Egypte ; il est impossible de douter aujourd'hui que Bonaparte n'ait attaché une bien plus haute importance à cette expédition » (*Napoléon en Egypte, op. cit.*, note sur le chant premier, p. 215).

¹⁰⁴ « Il faut se rappeler que c'est elle [la vieille barbarie asiatique] qui a produit le seul colosse que ce siècle puisse mettre en regard de Bonaparte, si toutefois Bonaparte peut avoir un pendant [...] » (*Préface des Orientales*, p. 53. Hugo précise toutefois que cet Ali-Pacha « est à Napoléon ce que le tigre est au lion, le vautour à l'aigle »).

¹⁰⁵ *Napoléon en Egypte, op. cit.*, chant huitième, p. 207.

¹⁰⁶ *Ibidem*, p. 209-210 : c'est l'extrême fin du poème.

¹⁰⁷ *Loc. cit.*, p. 10.

¹⁰⁸ On peut noter en passant que c'est considérer que le politique demeurera toujours lié au religieux, mais que la liberté marquera une époque dans la relation entre politique et religieux : Hugo est là tout près de Chateaubriand.

¹⁰⁹ « On peut aussi entendre “même nom” » (F. Laurent, *Orientales*, p. 214, note 7).

Celui qui est plus haut que le sommet de l'histoire ; celui qui est plus haut que le sommet de la poésie, et que Hugo rencontre partout dans une poésie à laquelle était encore naguère assigné de ne contempler l'histoire que « du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses »¹¹⁰ ; l'omniprésent qui, en touchant des cimes du bout du pied, dépasse en les joignant l'histoire et la poésie et se refuse à l'étreinte du poète comme Anchise à celle d'Enée, Hugo le reprend par en dessous, si l'on peut dire, s'enfonçant dans ce qui est constitutif de cet oriental, comme dans ce au regard de quoi il s'est constitué. A notre sens, l'hémistiche fameux : « Ange ou démon, qu'importe ! » ne relègue pas *en droit* la question morale et providentielle à un rang second face à la grandeur, mais invite à la suspendre *de fait*, pour remonter en amont de cette grandeur, pour éprouver l'aurore d'une grandeur aussi *fabuleuse* que celle des origines. Pour dire les choses autrement, en donnant une expression imagée à ce que nous avons risqué plus haut au sujet du décalage de Hugo par rapport aux légendes napoléoniennes, noire ou dorée, celles-ci seraient toutes deux à l'Empereur ce que la restauration de la statue de Memnon fut à celle-ci : sa réduction au mutisme. Pourquoi doit-il bruire, alors qu'il demeure au seuil du siècle comme un Vésuve ? Pour cela, précisément : il est celui qui détruit mais aussi celui qui fonde ; il y faut dans les deux cas de la lave¹¹¹.

Des voix intérieures

L'Espagne

Le thème de la contagion de l'Occident par l'Orient ne s'épuise pas dans la question de l'idolâtrie, de la théocratie ou de la figure de l'Empereur. Cette contagion a également un lieu : l'Espagne.

Nous avons déjà rencontré à deux reprises la *Préface* de *Cromwell*, puisque le « Fragment d'histoire » cité plus haut en a été détaché, et puisque c'est dans son brouillon qu'on a retrouvé une première ébauche de *la Douleur du Pacha*. Cette *Préface* fait une place assez large, et stratégique aussi bien¹¹², à des citations de l'espagnol. Rien là sans doute de bien étonnant : ce qu'on pourrait nommer l'« inspiration espagnole » de Hugo ne date pas de l'époque des *Orientales* : très tôt, dès *Inez de Castro*, on rencontre des souvenirs de son « voyage » familial de jeunesse en Espagne. La correspondance est de son côté ponctuée¹¹³ des espoirs de son père, Léopold, de recouvrer ses biens perdus en 1813. Dès 1822, son frère aîné, Abel, publie des *Romances traduites de l'espagnol*¹¹⁴, auxquelles Victor empruntera pour les *Orientales*, comme il l'avait déjà fait, pour une épigraphe au moins, dans *Han d'Islande*¹¹⁵. Enfin, célébrée par une ode¹¹⁶, la guerre d'Espagne de 1823, à laquelle Léopold déplora de n'avoir participé, et à la suite de laquelle il vit son espoir de recouvrer ses biens relancé, donna une nouvelle actualité à ce qui avait trait à la Péninsule. La même année, l'autre frère de Hugo, Eugène, publia anonymement une suite d'extraits de romances

¹¹⁰ CFL, t. I, note 5, p. 483.

¹¹¹ Sur la « lave » qui peut produire aussi bien le bien que le mal, voir le poème de jeunesse *Institution du jury en France*, OP, p. 215.

¹¹² Ce qui n'exclut pas, au contraire, qu'elle s'appuyait alors sur une « réceptivité particulière » de l'opinion ; voir à ce sujet Roland Chollet, *Balzac journaliste, le tournant de 1830*, Paris, Klincksieck, 1983, p. 260, et Balzac, cité *ibid.*, p. 254.

¹¹³ Voir notamment t. I, pp. 59, 71, 392, 560, 570, 590, 619, 629...

¹¹⁴ Le 1^{er} juin, chez Pélicier.

¹¹⁵ Du chapitre XXVIII ; voir aussi le chapitre XXXII. A côté de celles-ci, combien sont empruntées à Calderon, à Lope de Vega...

¹¹⁶ *La Guerre d'Espagne, Odes et Ballades*, II, 7.

mauresques, sous le titre de : *le Captif d'Ochali*¹¹⁷. Hugo lui a emprunté une épigraphe pour sa *Chanson de pirates* (12 mars 1828)¹¹⁸ en respectant l'anonymat de l'auteur du *Captif*, inscrivant de la sorte de façon « cryptée »¹¹⁹ un hommage au frère devenu fou. Il y a ainsi, s'agissant de l'Espagne, quelque chose qui tient du patrimoine personnel et familial de Hugo, et l'on ne peut guère s'étonner qu'un « cycle espagnol » fasse dans les *Orientales* sa place à l'ancienne terre des Maures.

On peut toutefois être frappé de ce qui consonne entre la *Préface* de *Cromwell* et la description de cette « belle vieille ville d'Espagne », touffue et labyrinthique, oxymore vivant, sous le signe de laquelle la *Préface* des *Orientales* place en 1829 l'ensemble de l'œuvre de Hugo, passée, présente et à venir. On lance ici l'hypothèse, dont le développement nécessiterait à lui seul un article entier, que la publication par Chateaubriand, le 15 juin 1826, des *Aventures du dernier Abencérage* ne fut pas étrangère à un certain renouveau dans l'appropriation par Hugo de son passé espagnol, réel ou rêvé, et que le « travail » qu'opère le « cycle espagnol » des *Orientales* sur l'*Abencérage* est parallèle à celui qu'opère la *Préface* de *Cromwell* sur le chapitre du « Beau idéal » du *Génie du Christianisme*. L'enthousiasme espagnol de Hugo demeure en tout cas chrétien¹²⁰ – comme la *Préface* de *Cromwell* se donne le luxe de retourner le christianisme contre le paganisme du « Beau idéal »¹²¹ – mais accueillant à l'Orient, tout comme cette *Préface* élargit à la Création entière la « poétique » de Hugo.

L'âme de l'enfant mort

Bien que daté par Hugo de « 1827 », *Enthousiasme* paraît bien avoir été écrit à l'automne de 1828¹²² : la correction dans la datation a pour effet de rapprocher le poème, plein d'ardeur belliqueuse, de la bataille de Navarin, mais également de lui conférer un aspect initial, voire programmatique pour le recueil.

Franck Laurent fait fort bien de rappeler le sens premier du mot enthousiasme, « transport divin »¹²³, ce qui invite à trouver dans ce poème une sorte de pendant de *l'Hymne oriental*, devenu *la Ville prise*. Surtout, cela invite à douter que ce poème exprime essentiellement le regret – précédemment exprimé dans l'ode *A mon père*¹²⁴ – « de n'être que le poète qui chante les exploits, et non le soldat qui les accomplit »¹²⁵ : bien plutôt est-on amené à considérer que le terme d'« enthousiasme » réunit, paradoxalement peut-être, mais réunit tout de même les deux aspects que présente le poème : enthousiasme guerrier et enthousiasme poétique. Cette

¹¹⁷ Dans *Tablettes romantiques ; recueil orné de quatre portraits inédits, et d'une vignette, lithographiée par MM. Colin et Boulanger*, [éditées par Abel Hugo], Paris, Persan, 1823, p. 344-362.

¹¹⁸ *Orientales*, VIII, p. 107-108.

¹¹⁹ Hugo avait déjà emprunté deux épigraphes au *Captif d'Ochali* pour les chapitres XXXVIII et XLVI de *Han d'Islande* ; dans les deux cas étaient indiquées les initiales « E. H. ».

¹²⁰ Voir à ce sujet *Sultan Achmet*, ainsi que la dernière strophe de *Grenade*, vers qu'on ne peut lire sans songer à l'Abencérage (voir F. Laurent, *Orientales*, p. 168, note 7 et p. 177, note 1).

¹²¹ Le « beau idéal » y est en effet rabattu sur le paganisme, qui « rapetisse la divinité et grandit l'homme » (*Œuvres*, éd. citée, *Critique*, p. 7), et ampute la Création en n'y projetant que ce beau « humain », alors que le christianisme, par l'introduction de la dualité entre l'âme et le corps, ouvre à une perspective beaucoup plus vaste, dans laquelle Hugo (re)place la mélancolie, ainsi que l'attention portée au laid et au difforme à côté du « beau ». Voir à ce sujet qu'on ne fait qu'effleurer ici la présentation de cette *Préface* par Anne Ubersfeld et ses notes, ainsi que la présentation générale du tome par Jean-Pierre Reynaud (*ibidem*).

¹²² Comme l'a établi Elisabeth Barineau, citée dans *OP*, p. 1309.

¹²³ *Orientales*, p. 86, note 1.

¹²⁴ *Odes et Ballades*, II, 4

¹²⁵ P. Albouy, *OP*, p. 1309. Cf. Chateaubriand : « Une seule épée tirée dans une cause si sainte aurait mieux valu que toutes les harangues de la terre : il n'y a que la parole divine qui soit un glaive » (dernière phrase de la *Préface* à la troisième édition de la *Note sur la Grèce*, dans *Itinéraire...*, éd. Robert Vallery-Radot, Paris, Firmin-Didot, s. d., p. 35).

supposition peut être étayée de la place de cette pièce dans le recueil des *Orientales*, où elle précède immédiatement *Navarin* – *Navarin* qui comme le note Jean Massin a un caractère particulier dans le recueil et relève davantage du « genre » des odes que de « celui » des *orientales* : « la dernière, écrit J. Massin, des grandes compositions historiques de circonstances de Victor Hugo sous la Restauration »¹²⁶. Or, l'enthousiasme est un des traits caractéristiques de l'ode, et *Navarin* montre ce qu'il en est de la faible voix du poète, que les vieillards et les enfants admettent avec eux : affirmation et performance du pouvoir du verbe. Et dans ce cas, cet enthousiasme qui réunit le guerrier et le poète, qui situe la rêverie poétique sur le même plan que l'élan guerrier, a bien valeur programmatique pour un recueil où « le matériel oriental se fait matériau poétique », et où « un langage de sonorités, de rythmes et de sens se découvre dans son "opulence" »¹²⁷.

L'emprunt d'une épigraphe (« Allons, jeune homme ! allons, marche !... ») à Chénier mérite d'être souligné. Empruntée à *Lycoris*, détourne-t-elle finalement autant que l'avance F. Laurent le sens des vers de Chénier : « Allons, jeune homme, allons, marche ; prends ce flambeau ; / Marche, allons. Mène-moi chez ma belle maîtresse », si l'enthousiasme n'est pas uniquement guerrier, et alors que l'érotisme est loin d'être absent des *Orientales* ? Si notre interprétation a quelque fondement, le nom de Chénier vient apporter ici un complément, discret dans son ambiguïté, mais bien réel, au programme tracé *a posteriori* par le poème *Enthousiasme*.

D'autant plus que cette épigraphe vient faire écho à celle qu'a donnée Hugo à une de ses *ballades*, qui constitue la plus ancienne incursion poétique de Hugo en Orient : *la Fée et la Péri* (juillet 1824)¹²⁸. La plus ancienne incursion, ainsi que le premier signe d'une tentation de l'évasion vers le Levant. La Péri de Thomas Moore sut émouvoir par ses larmes « l'ange glorieux qui gardait les portes de la lumière »¹²⁹, lequel ange lui rappela que « Le pardon [serait] accordé à la Péri qui présentera à cette porte éternelle le don le plus agréable au ciel ». Elle lui apporte successivement d'abord « une goutte de sang glorieux », puis le « précieux soupir d'une amante victime de trop d'amour »¹³⁰ : ce n'est pas suffisant pour fléchir l'ange, qui ne lui ouvrira les portes du paradis que lorsqu'elle lui aura remis une larme de repentir versée par un abominable criminel¹³¹. Elle réintègre donc le ciel. La Péri de Hugo, tout comme sa Fée, est quant à elle exilée sans rémission possible pour une durée de mille ans. Loin d'œuvrer à leur propre rédemption, ces deux créatures entreprennent au contraire de séduire les âmes des jeunes morts pour les détourner des cieux. La fin du poème est édifiante (l'enfant, qui a aperçu le Ciel, s'arrache à la tentation), mais tardive : le charme, pour le lecteur en tout cas, a déjà opéré. Dans la séduction qu'exerce la péri, le thème du dévoilement occupe comme de juste une place très importante :

Mon palais pour toi veut s'ouvrir.
 [...]
 Plus blanc qu'une lointaine voile,
 Mon corps n'en a pas la pâleur ;
 En quelque lieu qu'il se dévoile,
 Il l'éclaire comme une étoile,
 Il l'embaume comme une fleur !

¹²⁶ P. 521, note 1. Le *Journal des Débats*, du reste, présenta en décembre 1827 *Navarin* comme une ode ; voir *supra*, note 4.

¹²⁷ Gabrielle Malandain, dans *Œuvres, Poésie I*, p. 1066, note. Les guillemets pour « opulence » renvoient à Henri Meschonnic : « L'Orient existe ici par l'opulence langagière » (dans *CFL*, t. III, p. 490).

¹²⁸ *CFL*, t. II, p. 763-768.

¹²⁹ « Le paradis et la Péri », loc. cit., p. 290.

¹³⁰ *Ibidem*, pp. 291, 293 et 297.

¹³¹ *Ibid.*, p. 299-301.

[...]
 Ma sphère est l'Orient, région éclatante,
 Où le soleil est beau comme un roi dans sa tente !
 [...]
 J'écarterai pour toi les rameaux du platane
 Qui voile dans son bain la rêveuse sultane [...]

Ce que le jeune ultra rejetait en 1820 – qu'il y ait derrière le voile quelque chose qui vaille la peine qu'on le soulève –, en 1824, toujours ultra mais un peu moins jeune, Hugo l'envisage autrement. Non sans réticence¹³², mais autrement tout de même. Au moment du sabordage de la *Muse française*, déçu sinon trahi en amitié littéraire, affligé de la « surdité » de ses contemporains, en butte aux attaques des « classiques », il fait, avec une douloureuse probité, ses adieux aux *Odes*, c'est-à-dire à la solennisation dans l'histoire d'une Providence dont la voix n'est plus pour lui qu'un murmure. Son inspiration (sans qu'on en puisse déduire une modification de son engagement politique) connaît une profonde transformation, où la fantaisie prend une place croissante. Alors qu'elle occupait la pénultième place dans l'édition de 1826 des *Odes et Ballades*, Hugo placera la *Fée et la Péri*, qui est la plus ancienne des *Ballades*¹³³, « en conclusion de tout le recueil pour servir de pont entre les *Odes et Ballades* et les *Orientales* »¹³⁴. Il lui a choisi pour épigraphe quelques vers de Chénier, empruntés à *Néaere*¹³⁵, légèrement corrigés, qui situent l'inspiration orientale à laquelle ouvre ce poème sous le signe d'une continuation ou d'une reprise du chant à venir promis par Néaere mourante à son amant Clinias.

Enoncer la tentation qu'on éprouve à travers celle qu'adressent à l'âme d'un enfant mort ces deux créatures de l'entre-deux que sont la fée et la péri, cela ne peut être indifférent, s'agissant de l'œuvre d'un homme qui a perdu quelques mois plus tôt son premier enfant¹³⁶. Cette « tentation » signifie, au plus intime, le rétablissement ou l'établissement d'un dialogue particulier entre une part de soi évadée et perdue et une part de soi – part de l'ombre et de la *fantaisie*¹³⁷ – jusque-là peu présente dans une œuvre où le lyrisme personnel, les épanchements d'un jeune cœur n'ont occupé qu'une place fort mince. Avec beaucoup de pudeur, Hugo exprime là un changement profond dont il est à nos yeux loin d'être indifférent qu'il accueille l'inscription de deux grandes morts prématurées : celle d'André Chénier¹³⁸ ; celle aussi de Louis XVII (« Où donc ai-je régné, demandait la jeune ombre ? »¹³⁹), rappelée par le premier vers prononcé par la Péri (« Où vas-tu donc jeune âme ?... Ecoute ! »).

Dans cette œuvre en gestation, « trop souvent crépusculaire pour que l'on ne puisse y discerner des choix profonds de l'imagination »¹⁴⁰, il paraît enfin donné de prendre forme, avec une impénétrable clarté tissée de sensualité et de couleurs, à des fantômes qui n'ont pas fini de s'adresser à Hugo.

¹³² Hugo y qualifie l'appel des esprits de « fallacieux » ; voir la note de J. Massin, dans *CFL*, t. II, p. 763-764.

¹³³ Si l'on ne compte pas trois pièces (*le Sylphe, la Grand-mère et Ballade*) d'abord publiées dans le recueil des *Nouvelles Odes*, en mars 1824.

¹³⁴ Jean Massin, dans *CFL*, t. II, p. 768, note 17.

¹³⁵ André Chénier, *Œuvres complètes*, éd. Gérard Walter, Paris, Gallimard (« Pléiade »), 1958, p. 10-11.

¹³⁶ Léopold, mort le 10 octobre 1823 à l'âge d'un peu moins de trois mois ; les francs-maçons nomment la mort le « passage à l'Orient ».

¹³⁷ « Ce qu'ici Hugo nomme fantaisie n'est pas un jeu gratuit, mais un abandon à des pentes personnelles, une acceptation de soi-même » (Jean Gaudon, *Introduction, loc. cit.*, p. 25).

¹³⁸ D'une manière générale, voir sur cette question Pierre Laforgue, « Hugo et Chénier : un dialogue d'outre-tombe », *Cahiers Roucher - André Chénier*, n° 15, 1995, p. 203-213, ainsi que B. Degout, « Le jeune Hugo et Chénier, du *Conservateur littéraire* aux *Orientales* », à paraître prochainement dans ces mêmes *Cahiers*.

¹³⁹ *Louis XVII*, décembre 1822 (*Odes et Ballades*, I, V, *OP*, p. 307).

¹⁴⁰ Jean Gaudon, *Introduction, loc. cit.*, p. 25.

*

D'abord refusée, la tentation littéraire de l'Orient s'impose ainsi par la suite comme un horizon qui ne peut être borné aux thèmes reçus des événements contemporains, tels le mouvement philhellène ou la « renaissance orientale »¹⁴¹. L'altérité, sans doute discutable, de l'orientalisme composite qui imprègne l'époque n'en aura pas moins été suffisante pour constituer en point de fuite un creuset où s'interpénètrent l'extérieur et l'intérieur, les grands registres de l'histoire, de la religion, de la politique, des questions littéraires et ceux de l'amour d'Adèle, des « souvenirs »¹⁴² d'Espagne, d'une douleur, enfin, peut-être muette jusqu'alors. Dans ce creuset continue de se façonner en s'effectuant le remarquable décalage par lequel, employant les mêmes mots que ses contemporains, Hugo dit si souvent autre chose qu'eux.

*

* *

¹⁴¹ Voir les événements d'Algérie : c'est à la même époque qu'est souffleté le consul de France à Alger, ce qui conduira à la rupture des relations diplomatiques avec l'Algérie, le 16 juin 1827 ; et il y a des traces d'une thématique proprement algérienne dans les projets de Hugo à cette époque. Le projet des *Orientales* est également contemporain de la chute de Villèle, après les élections, désastreuses pour le gouvernement, de novembre 1827.

¹⁴² « La sensation [n'a] de vertu que dans le souvenir, c'est-à-dire lorsqu'elle est devenue une pâte assez souple, mais encore brillante, pour que l'imagination créatrice la remodèle à son gré » (J.-B. Barrère, *op. cit.*, p. 125).